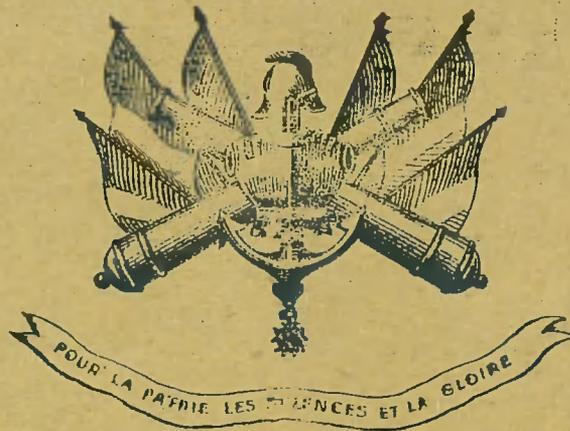




X RESISTANCE

...



BULLETIN N° 10

(Bulletin bimestriel)

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON



X - R E S I S T A N C E

Bulletin Bimestriel

N° 10 Février 1950

---:---:---:---



LA VIE DU GROUPE

La prochaine réunion aura lieu le Samedi 11 Février à 18 heures, à la "Maison des X", 12 rue de Poitiers.

Les camarades qui désireraient rester dîner, sont priés de s'inscrire avant le 4 Février au Groupe X Résistance. Un dîner ne pourra être organisé que s'il y a suffisamment d'inscriptions.

COTISATIONS 1950

La cotisation pour 1950 est fixée à 200 Frs. - Prière de l'envoyer de préférence par chèque ou virement postal à l'adresse suivante :

André METZ

8, rue Vézelay - PARIS 8°

C.C.P. 577126 - PARIS

(Le Groupe n'ayant pas d'existence légale, prière de ne pas libeller l'adresse d'un virement au nom du Groupe)

Prière, aux camarades encore en retard pour leur cotisation de 1949, de profiter de l'occasion, pour se mettre au courant.

GALA DE L'AMICALE DU RESEAU GALLIA

Le 2 Mars 1950, à 21 heures, au Palais de Chaillot, sous la Présidence de : Monsieur le Président de la REPUBLIQUE Première Mondiale d'un film exceptionnel, tourné par le jeune Chef d'Orchestre BENZI. La Musique de la Garde Républicaine prêtera son concours, et sera dirigée par le jeune Benzi.

Le Réseau GALLIA était un des principaux réseaux de renseignements. Il a été dirigé pendant plusieurs mois par Gentil (19 Sp.), mort en déportation. Il comprenait de nombreux camarades, notamment notre Président le Général Arnaud (06), Dreyfuss (10), Peslin (27).

Les bénéfiques du Gala doivent servir à secourir les familles des morts du Réseau

Nous espérons que de nombreux camarades voudront assister avec leurs familles à cette représentation de choix. Places de 300 à 2.000 Frs. - Des places peuvent être délivrées par le Groupe X Résistance - 8 rue Vézelay - PARIS 8° -

L'ALLEMAGNE RESSUSCITERA PLUS FORTE QUE JAMAIS.

La débacle de 1940 a pris au dépourvu le haut commandement Français, elle ne l'a pas détruit. Plus ou moins camouflé, clandestin, l'Etat Major a préparé la Libération et reconstitué une force militaire qui nous a permis de participer effectivement à la victoire : malgré le désarroi de la défaite la France a pu disperser de par le monde, les meilleurs des Français qui ont emporté nos espérances, témoigné des qualités de la race, forgé les instruments de la renaissance.

Ce que nous avons fait dans une improvisation hâtive, l'Etat Major Allemand l'exécute après une préparation minutieuse qui tient compte de l'expérience de la première défaite. Dès 1919, les meilleurs techniciens du Reich étaient dispersés en Amérique du Sud, en Chine, et des missions nombreuses apprenaient à leurs hôtes la valeur de la technique germanique, allée à la minutie des détails, stimulée par une ténacité, une fierté sans limite. Avant même d'être libérée du contrôle militaire, l'Allemagne rappelait ses fils, forts d'une expérience nouvelle acquise à l'étranger, et reconstruisait une technique militaire dont la perfection lui a permis quelques années plus tard de tenter à nouveau la conquête du monde.

La deuxième guerre mondiale, plus longue, plus âpre, a laissé au grand Etat Major Allemand tout le temps nécessaire pour préparer une nouvelle dispersion de ses techniciens qui, en puisant chez les vainqueurs le secret de leur victoire, viendront à nouveau forger les armes nécessaires à une nation qui poursuit sans relâche son rêve d'hégémonie.

Les alliés ont appris par une propagande savamment dosée, les miracles techniques accomplis par les Ingénieurs du Grand Reich. Des slogans soigneusement construits ont martelé dans les esprits inquiets, parfois la crainte, toujours l'admiration.

Les cuirassés de poche, insubmersibles, rapides, ont défié la flotte Britannique, mais on a appris soudainement la mort de Bismarck, en même temps qu'on apprenait sa mise en service. L'Amirauté Britannique n'a pas alors daigné révéler les moyens que ses arsenaux avaient créés pour maîtriser les écumeurs de Mer. Les sous-marins nombreux, hardis, munis des derniers perfectionnements ont cherché en vain à affamer l'Angleterre. Après des épreuves terribles, la menace a été écartée et les lignes de communication alliées, toujours maintenues, ont retrouvé la sécurité qui leur a permis les vastes opérations de débarquement. Les bombes sous-marines ont attaqué l'ennemi avec une précision accrue sans cesse par le perfectionnement des méthodes scientifiques de détection.

Les engins de Victoire : Le V1 ou bombe dirigée devait frapper au coeur de la vieille Angleterre et paralyser l'invasion du Continent. Deux mois après le déclenchement de l'attaque, 98 pour cent de ces engins meurtriers étaient abattus avant d'avoir atteint l'objectif.

Le V2 - projectile fusée, superprojectile qui défie l'interception, portait à son comble la glorieuse technique Germanique : Quel prix l'armée, l'aviation, l'Allemagne toute entière n'ont-ils pas payé pour voir se rééditer la Bertha qui avait étonné le monde, et cependant la moitié de ces engins robots se refusait à obéir et venaient détruire les plateformes de lancement : Les V2, construits au détriment de l'aviation de chasse et de reconnaissance, ont laissé le champ libre à l'aviation alliée, dont la suprématie a paralysé toutes les tentatives allemandes pour connaître les intentions offensives du commandement Allié.

Quels étaient ces merveilleux V3 et V4 qui devaient maîtriser la victoire ? Sont-ils de pures espérances, des menaces insidieuses, ou des réalités dont la réalisation était proche. On se demande encore quelles en étaient les secrètes formules.

Du côté allié, la discrétion a toujours été la règle : Nos poètes étaient-ils dénués d'imagination au point de demeurer silencieux devant les thèmes merveilleux de l'effort de guerre, ou plutôt n'ont-ils pas obéi, stoïques à la consigne du silence qui régnait parmi ceux qui préparaient la victoire avec une foi magnifique.

La Bataille d'Angleterre n'a pas été gagnée par la supériorité du nombre d'avions. Les Radars étudiés depuis six ans dans le plus grand secret, ont permis au Commandement de mener une aviation, engagée jusqu'à l'extrême limite de ses forces et de paralyser l'ennemi. L'ultime combat qui a interdit définitivement l'offensive de jour, a vu l'aviation Britannique, bien que totalement épuisée, abattre un sur trois des appareils allemands, et la Luftwaffe vaincue a désormais demandé à la nuit de protéger ses bombardiers. Bientôt les savants britanniques, en dotant les appareils de Radar individuel, donnaient aux chasseurs les yeux qui leur manquaient.

L'on demeure confondu devant la puissance d'une organisation qui a permis à des escadrilles nombreuses de se rassembler loin en pays ennemi, bien défendu, et de déverser en moins de vingt minutes plus de 3.000 tonnes de bombes sur des villes qui ont été ainsi écrasées par la puissance de l'attaque.

Rien n'avait été laissé au hasard dans l'organisation du port artificiel d'Arromanches et seul port ouvert au continent. Il a suffi aux besoins des armées pour poursuivre la victoire, des rivages de la Manche à ceux de la Baltique. Un cordon nourricier suivait les Armées pas à pas et apportait l'essence par une pipe-line qui, la puisant en Angleterre, la distribuait par le relai de Cherbourg, jusqu'au-delà du Rhin.

Le secret de fabrication des bombes atomiques avait si bien observé que la destruction des deux villes de Hiroshima et NAGASAKI a donné au monde étonné la notion d'un miracle réel.

Mais devant le silence de la propagande Alliée, ceux-mêmes qui ont présidé aux recherches n'ont pas été entièrement

saisis par la grandeur de l'effort et la supériorité de leur oeuvre. Ils se sont laissés hypnotiser par l'insidieuse propagande Allemande et on cru à la supériorité technique de leur ennemi. La guerre a peine gagnée, ils se sont tournés vers les techniciens allemands pour leur demander leurs secrets et tâcher de connaître ces armes fantômes dont ils avaient été menacés. Ils se sont alors efforcés de mettre en confiance les ingénieurs et leur ont demandé de venir poursuivre leurs travaux mystérieux sous l'égide respective des nations victorieuses. L'objectif du Grand Etat Major Allemand était atteint. Les techniciens allemands font prime : désormais la reconstruction de l'Allemagne est assurée; bien plus son hégémonie est consacrée, l'Etat Major a gagné l'après guerre.

La riche Amérique, la tenace Angleterre, la France éternellement naïve, se sont livrées à une surenchère éhontée pour arracher au Reich expirant ses valeurs intellectuelles, les sauver, les fortifier et les exalter. Regardant à la fois vers l'Occident et vers l'Orient, l'Allemagne envoie ses techniciens se louer sur les marchés américains, anglais, français et russes. Mais chaque Allemand n'a répondu à l'invitation qui lui est faite, qu'après accord, sinon ordre, du haut commandement germanique, pour consacrer la mission assignée et définir les limites dans lesquelles il est autorisé à satisfaire aux exigences ennemies.

L'habileté suprême de l'Allemagne a été d'amener ses ennemis d'hier à faire leur, le plan que le Grand Etat Major a conçu pour la renaissance d'une plus grande Allemagne, forte des techniques de chacune des nations alliées. Elle pourra en faire une synthèse constructive et efficace. Le mythe du génie Allemand devient une réalité reconnue par tous : la Nation est sauvée et le jour est proche où elle sera en mesure de repartir vers ses aspirations éternelles.

La prospection des laboratoires Allemands a été effectuée systématiquement par les Américains, qui ont fait accompagner le corps de débarquement d'un corps de Spécialistes techniques et scientifiques, chargé de connaître l'activité de guerre et de transférer aux U.S.A. quelques uns des meilleurs techniciens. Le Colonel Leslie E. Simon, Directeur des Laboratoires balistiques de l'Ordnance Department, dans son ouvrage "German Research in World War II (1947)", ne cache pas sa profonde admiration de l'organisation et des hommes. Ce sont surtout les chefs des laboratoires du centre de recherche des V2 à Pennemün de qui ont été appelés en Amérique, où ils ont été aussitôt encadrés par les meilleurs ingénieurs américains et ont apporté un concours efficace. L'Angleterre a dû se contenter d'un contingent plus modeste, spécialistes de V2 et de propulsion.

L'U.R.S.S. a incorporé dans ses laboratoires des ingénieurs et des savants dont il est difficile de préciser le nombre et les spécialités. Il semble cependant que, non content de s'associer les spécialistes des études tactiques et stratégiques, elle ait fait une large part aux techniciens.

Enfin la France, de par sa position privilégiée, avait été désignée par le Grand Etat Major Allemand pour recueillir les équipes constituées, fondement de la renaissance espérée, qu'il fallait sauver à tout prix, et maintenir au contact de l'Allemagne : c'est ainsi que plusieurs milliers de techniciens allemands travaillent en France et développent leur forme scientifique.

Grâce à l'interpénétration des industries Franco-Allemandes, si solidement établie pendant la guerre par la coercition, par la collaboration volontaire parfois, il a été facile aux ingénieurs spécialisés de revenir dans les firmes françaises qu'ils connaissaient bien. Pratiquant une collaboration à rebours, ces firmes espèrent ainsi se procurer à bon compte des secrets industriels, des tours de main, et moderniser une technique trop souvent paralysée par les difficultés que la France traverse depuis si longtemps. Les ingénieurs allemands se montrent dynamiques et surclassent largement les débutants français placés pour les surveiller et les encadrer. Mais cette pénétration des valeurs allemandes dans l'industrie française ne serait pas dangereuse si précisément le vrai encadrement des techniciens ne se faisait dans un cadre plus vaste : celui même des techniciens placés dans les organismes militaires de l'Etat Français.

Dès 1945, le Ministère de l'Armement a introduit systématiquement les ingénieurs allemands dans tous ses services : une centaine travaillent dans le cadre de la Marine - plus d'un millier dans le cadre de la guerre, et quelques centaines dans le cadre de l'Aviation Militaire. Alors que les techniciens de la Marine sont relativement dispersés, ceux de l'Aviation, et surtout ceux des Fabrications d'Armement forment des équipes compactes de 80 à 150 personnes recrutées par leur chef allemand. Elles se suffisent à elles-mêmes de manière que l'encadrement français devenu purement symbolique ne gêne en aucune façon l'activité allemande. Des laboratoires somptueux ont été créés, et équipés avec comme première dotation de matériel que les équipes avaient soigneusement sauvé de la débâcle, matériel que la France a complété bien au-delà même des limites que le Grand Reich accordait à ses laboratoires pour conduire victorieusement une guerre.

La situation faite aux Allemands, que l'on a soigneusement surclassés dans leurs fonctions pour leur ôter toute tentation d'accepter d'autres offres alliées, est sans égale.

Certaines de ces équipes sont installées en Allemagne et travaillent dans des laboratoires organisés sur la rive gauche du Rhin. Les techniciens allemands disposent de tous les avantages que la France donne aux troupes d'occupation. On a fait de ces Allemands des Privilégiés qui ont pris le pas sur les fonctionnaires français et pratiquement échappent à toute surveillance et à tout contrôle technique.

- A Decize, l'Aviation a installé l'Equipe de Messerschmidt.
- A Bordes elle a installé l'Equipe de Propulsion à Réaction,

- A Mulhouse, l'Armement a rassemblé les techniciens de laboratoire de la grande Firme MAUSER des armes de petit calibre,
- A Vernon, à Puteaux et à Emmendingen, près de Fribourg, l'Armement, faisant appel à l'ancien Directeur administratif du centre de Pennemünde, a rassemblé les techniciens du V2.
- A Vernon également se trouvent les laboratoires de la Firme Automobile Maybach sous la direction personnelle du Dr. Maybach.
- A st. Louis, Haut Rhin, on a installé les laboratoires de balistique, reconstituant ceux qui existaient à l'Académie Militaire de Berlin.

Il est curieux d'examiner comment nous avons été conduits à recevoir l'Equipe de St. Louis et à suivre la modalité de son organisation et son fonctionnement.

Dans la dispersion de Février 1945, l'Académie Technique de la Luftwaffe a quitté Berlin pour fuir les bombardements. La fraction qui s'occupait de tactique et de stratégie a été envoyée à Bad Blanken burg près de Jena : elle était destinée aux Russes.

La fraction qui s'occupait de technique - les laboratoires de balistique, ont été envoyés avec leur matériel à Biberbach au sud de Ulm dans la région déjà menacée par l'Armée de de Latre de Tassigny. Les archives et les appareils de laboratoires précieux ont été placés hors d'atteinte des destructions de guerre et, malgré les ordres du Führer, n'ont pas été détruits. Bien au contraire, l'Equipe, sous la direction du Professeur Schardin, s'est immédiatement mise à la disposition du commandement Français et s'est placée d'elle-même sous sa protection.

On a immédiatement cherché à la rattacher à l'organisation similaire que nous avions en France. Il n'était pas possible de l'envoyer à Paris et Versailles où quelques mois auparavant encore, les Allemands avaient commis leurs atrocités. Il fallait donc trouver une solution nouvelle et créer de toutes pièces un laboratoire pour les spécialistes allemands. Ce laboratoire s'est constitué à St. Louis, banlieue française de Bâle, et l'on peut se demander par quelle entente secrète, ce soit précisément à l'articulation des trois frontières que l'on a installé cette équipe spéciale travaillant en France, logeant avec les familles en Allemagne et transitant par Bâle. Fait troublant : il n'est pas de secret pour les initiés que le Grand Etat Major Allemand, évanoui dans la débacle, s'est réfugié en Suisse dans la région de Zurich, où il a pris précisément une façade technique qui lui permet de poursuivre dans le monde entier une activité camouflée.

Or le professeur Schardin fait précisément partie de cet Etat Major technique que la préparation à la guerre, puis la guerre, avait développé si intésement en Allemagne. Il en est un des chefs, connu comme spécialiste des questions de Balistique. Le recrutement du personnel s'est fait exclusivement à la diligence du chef qui a pu ainsi choisir le personnel dont il est parfaitement sûr. Laissé près de deux ans sans recevoir d'argent de l'Administration Française, toujours très lente surtout devant un cas aussi nouveau, l'Equipe, qui comprenait une soixantaine de techniciens, a assuré sa vie matérielle sans récriminer, et

sans même que nos services de renseignements aient eu la curiosité d'en connaître les tenants et aboutissants, et de rechercher le commanditaire .

Fort de son autorité personnelle, son chef a réalisé une organisation de laboratoires où son équipe poursuit les recherches qu'il dirige sans autre contrôle que celui exercé de PARIS par quelques spécialistes qui viennent de temps à autre se faire rendre compte .

Parallèlement le professeur SCHARDIN, qui a trouvé auprès des organismes français tout l'appui nécessaire, visite fréquemment les universités allemandes et les instituts techniques, et y maintient une liaison dont il paraît être le chef tout puissant.

Du côté de la France, les choses ont été pour lui aussi faciles. Il a établi des contacts personnels avec les autres équipes de techniciens et il est devenu évident qu'une organisation concertée existe et lie tous les techniciens allemands aussi bien ceux qui sont en France que ceux qui sont chez les Alliés et qu'un organisme central coordonne leurs activités, et le chef technique, à peine camouflé, est précisément le Professeur Schardin, en liaison constante avec tous les éléments dispersés auxquels il transmet ses ordres établis conformément aux directives du Grand Etat Major clandestin.

De par la nature même des recherches scientifiques qui sont effectuées dans les laboratoires d'Etat, aucun secret n'existe vraiment pour les exécutants qui reçoivent les informations les plus secrètes, parfois même celles qui nous sont communiquées par l'étranger.

Bien plus, il semble que les renseignements que les techniciens allemands sont à même de recevoir sont aussitôt mis en commun. Il est notoire que le courant d'échange s'étend aux techniciens qui se trouvent en Russie. Du côté occidental il est renforcé par le fait que les Allemands prenant systématiquement leurs congés à Pâques et à Noël conservent la possibilité de se regrouper périodiquement et de venir directement aux ordres.

Que faut-il attendre des équipes de techniciens allemands ? Elles coûtent à la France plusieurs milliards de francs par an et entretiennent dans le cadre officiel une organisation spéciale, dont les activités ne peuvent être contrôlées; elles disposent de moyens d'investigation que l'on ne désire même pas surveiller et présentent pour notre Nation un danger réel et immédiat.

Il est souvent plus facile à un service français de recevoir des renseignements techniques allemands de zone occupée ou même étranger par le canal de ces techniciens que de suivre la voie normale : preuve évidente de l'étroite solidarité qui lie les allemands entre eux et de leurs activités clandestines et de la carence de nos services de renseignements.

Les travaux exécutés par les techniciens sont incontrôlables par leur nature même. Quant à ceux qu'ils ont fait pendant la guerre et pour lesquels on leur demande des mémoires techniques, les ren-

enseignements qu'ils apportent sont toujours périmés par les informations que les Alliés nous ont fourni spontanément à la Libération. Pour eux la discipline allemande joue constamment : le secret paraît levé pour les années antérieures à 1943, et les travaux postérieurs ne seront dévoilés que progressivement. Il faut que les Equipes allemandes puissent demeurer en France jusqu'à la formation d'un régime allemand, qui échappant à la tutelle alliée, pourra enfin commencer à reconstruire ses activités techniques militaires.

On ne s'explique le grand engouement qui s'est fait pour l'emploi des Allemands dans les services de recherches où jusque maintenant la France avait excellé, que par la tendance actuelle des administrations à se borner à un rôle directorial bien plus facile à exercer sur des étrangers dont la position, malgré tout, est précaire, que sur des compatriotes qui pourraient acquérir une autorité technique et scientifique d'une valeur bien supérieure à l'autorité hiérarchique.

Il est navrant de penser que les Allemands gagnent la guerre des intelligences par la complicité même des administrateurs de la France, qui consciemment ou non pratiquent une super collaboration d'un caractère permanent et poursuivent impunément une oeuvre de destruction des valeurs les plus précieuses que nous avons si jalousement préservées pendant les années d'occupation .

LIBESSART (1909).

L'Ingénieur Général LIBESSART du Cadre de Réserve nous a envoyé l'article ci-dessus traitant de questions où il est particulièrement compétent. Nous serions heureux si d'autres camarades pouvaient apporter, à ce sujet, leur point de vue ou même entamer une discussion .

Imp. & Gérant.
A. METZ
8, rue Vézelay
PARIS 6ème